

Cet article fait partie du cinquième volume de la  
***Revue internationale d'étude du dix-huitième siècle***  
**(RIEDS)**,  
intitulé  
***La Mer : fictions, pouvoirs et identités***  
et dirigé par Aurélia Gaillard (2019).

Le volume intégral est disponible dans le site internet de la  
SIEDS :  
[www.sieds.org](http://www.sieds.org)

© Société internationale d'étude du dix-huitième siècle et les auteurs.

Cette œuvre est protégée par le copyright. Les lecteurs sont libres de faire usage des idées qui y sont exprimées mais ne peuvent copier, distribuer ou publier l'œuvre en intégralité ou en partie sous aucune forme, ni imprimée, ni électronique ou autre, à l'exception de citations brèves indiquant clairement la source. Il est permis aux lecteurs de faire des copies électroniques ou imprimées pour un usage personnel et pédagogique. Tous les droits de reproduction commerciale du volume dans son intégralité sont réservés. Pour des articles isolés uniquement, ces droits sont la propriété des auteurs.

Couverture par Francis Turgeon ; mise en page et édition électronique par Nelson Guilbert. Tous droits réservés.

ISSN 1797-0091

*Aurélia Gaillard*  
(*Université Bordeaux Montaigne,*  
*Institut Universitaire de France*)

## **Avant-propos**

### **La mer : fictions, pouvoirs, identités**

Nous voguâmes avec un vent si favorable que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre pilote n'avait, malheureusement, qu'une connaissance incertaine de ces mers et des îles dont elles sont remplies. Il savait la situation de la Martinique ; mais n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connaissait point les côtes ni les ports ; de sorte qu'au lieu de prendre sa route vers la partie occidentale de cette île, qui était alors la seule habitée par les français, il tourna tout à fait vers l'orient, qui était encore un côté désert, ou peuplé seulement de sauvages. On les nomme communément Caraïbes. Après un circuit de cinq à six heures autour de la côte, nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle rivière, au long de laquelle les yeux pouvaient s'étendre fort loin dans les terres<sup>1</sup>.

Ce minuscule épisode, anodin, très circonscrit et sans véritable fonction narrative, pris presque par hasard parmi les innombrables périple de Cleveland par terre et mer, résume néanmoins exemplairement quelques-uns des traits principaux de la topique obsédante de la mer dans les récits au XVIII<sup>e</sup> siècle : la météorologie, le parcours aléatoire, la compétence ou l'incompétence du personnel maritime, l'espace atlantique, le « voyage d'Amérique », l'insularité, les zones frontières, ports et côtes, l'embouchure d'un fleuve qui sert de sas entre univers marin

---

<sup>1</sup> Antoine Prévost d'Exiles, *Cleveland*, Paris, Desjonquères, 2003, Livre IV, p. 291.

et terrestre ; et surtout le point de vue subjectif et dirigé du personnage-narrateur vers l'altérité, géographique et humaine ; altérité plus ou moins radicale, qui, comme ici, transporte aux limites de l'humanité<sup>2</sup>. « La mer : fictions, pouvoirs, identités » : la fiction de la brève halte involontaire de Cleveland et de son équipage sur une île peuplée de « sauvages » (cruels bien sûr<sup>3</sup>) est à la fois une aventure identitaire, entre le même et l'autre, qui spéculairement renvoie à la définition de soi, et une démonstration de pouvoir, dans une visée « civilisatrice<sup>4</sup> ». Le pluriel, « pouvoirs », serait plus exact, car il s'agit bien d'une manifestation de toutes sortes de puissances : militaire et commerciale, scientifique aussi, mais il s'agit également de l'affirmation de l'omnipotence de la mer elle-même, tant le naufrage fait partie intégrante de l'aventure maritime<sup>5</sup>, voire, quand il est question d'écriture, qu'elle soit ou non fictionnelle, pouvoir de celui qui relate et détermine une certaine focale. En d'autres termes, la mer est quête d'identité et de pouvoir, aussi bien pour l'homme qui prend la mer, que pour celui qui prend la plume. C'est dans cette perspective que s'est tenue la journée d'étude organisée à Bordeaux, grand port du commerce atlantique au XVIII<sup>e</sup> siècle, le 24 août 2018, à l'occasion de la venue du comité exécutif de la SIEDS. Et le port de Bordeaux a évidemment été évoqué lors de ces rencontres, de façon discrète, dans l'étude des vues portuaires menée par Caroline Le Mao, ou a constitué le cœur même du propos dans celle de Marcel Dorigny.

La petite dizaine de contributions réunie dans ce volume, issue pour une bonne part (mais pas exclusivement) de cette journée d'étude, n'a néanmoins pas vocation ni prétention à renouveler la très abondante littérature consacrée aux multiples aspects et approches de la mer à l'époque des Lumières : qu'on pense, en effet, à l'histoire des espaces maritimes sous ses aspects

---

<sup>2</sup> « Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces sauvages » dit Cleveland à ses compagnons quelques lignes plus loin (*ibid.*, p. 293).

<sup>3</sup> « Ces peuples sont cruels », *ibid.*, p. 292.

<sup>4</sup> Qu'on trouve notamment, pour filer l'exemple de *Cleveland*, dans l'épisode des sauvages Abaquis.

<sup>5</sup> Voir Jean-Michel Racault (dir.), *L'Aventure maritime*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; Emmanuel Le Roy Ladurie (dir.), *L'Événement climatique et ses représentations*, Paris, Desjonquères, 2007 ; Éva Riveline, *Tempêtes en mer. Permanence d'un topos littéraire (16<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

classiques, guerre navale, grandes compagnies, grand commerce, commerce des esclaves, villes portuaires mais aussi à celle de tous les acteurs de la mer, grands et petits, les pêcheurs, le monde des ouvriers et des artisans, toutes les sociétés littorales et les « marginaux », pirates et flibustiers<sup>6</sup>. Qu'on pense encore, dans cette perspective, à l'*Atlantic History* (Silvia Marzagalli)<sup>7</sup>, qui envisage les circulations maritimes entre trois continents, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, comme constitutives d'un espace intégré, unitaire, et qui a mis en évidence la naissance d'une « civilisation atlantique des Lumières<sup>8</sup> » ; ou encore à la géographie maritime et aux grands voyageurs<sup>9</sup>. Qu'on pense enfin aux approches plus culturelles et pluridisciplinaires comme celles proposées par l'ouvrage fondateur *La Mer au siècle des encyclopédies*<sup>10</sup> mêlant études sur l'Académie de marine, la biologie, l'hydrographie, les dictionnaires et les encyclopédies, la fantasmatique (Jean Dagen, « Mer, mère, mythe »<sup>11</sup>), et bien sûr à celles du volume plus récent *La Mer, terreur et fascination*, dirigé par Alain Corbin et Hélène Richard<sup>12</sup>. Quant à la mer et aux arts, là encore, en termes d'intrigue, de ressort narratif, de fonction symbolique<sup>13</sup>, de topique, d'expérience esthétique (le sublime),

---

<sup>6</sup> Voir notamment Liliane Hilaire-Pérez, *L'Expérience de la mer. Les Européens et les espaces maritimes au 18<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seli Arslan, 1997 ; Paul Butel, *Européens et espaces maritimes (vers 1690-vers 1790)*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1997 ; sur les « petits acteurs » des sociétés maritimes, Gérard le Bouëdec, *Activités maritimes et sociétés littorales de l'Europe atlantique, 1690-1790*, Paris, A. Colin, 1997 ; sur les ports, Caroline Le Mao, *Les Villes portuaires maritimes dans la France moderne*, Paris, Colin, 2015.

<sup>7</sup> Voir à nouveau Paul Butel, *Histoire de l'Atlantique de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 1997 ; Marcel Dorigny (dir.), « L'Atlantique », *Dix-Huitième siècle*, n°33, 2001, et l'article que Silvia Marzagalli consacre au concept d'*Atlantic History* (*ibid.*, p. 17-31).

<sup>8</sup> Marcel Dorigny, « L'Atlantique : un état de la question », *Dix-Huitième siècle*, éd. citée, p. 8.

<sup>9</sup> Voir notamment Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au 18<sup>e</sup> siècle*, Paris, Ophrys, 1975 ; et les travaux du Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (<http://www.crlv.org/>).

<sup>10</sup> Jean Balcou (dir.), *La Mer au siècle des encyclopédies*, Paris, Champion, 1987.

<sup>11</sup> Dans *ibid.*, p. 59-74.

<sup>12</sup> Alain Corbin et Hélène Richard (dir.), *La Mer, terreur et fascination*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>13</sup> « L'aventure maritime appartient aux rites de passage de l'adolescence à l'âge adulte, et les récits qui la prennent pour thème relèvent

particulièrement au siècle des Lumières, du Robinson de Daniel Defoe dont le « seul désir était d'aller sur mer » au thème de la Royal Navy dans *Persuasion* de Jane Austen, ou à Kant, en passant par des « écrivains maritimes<sup>14</sup> », Prévost, Bernardin de Saint-Pierre, ou des artistes à « marines » célèbres, Vernet, Louthembourg, beaucoup (presque tout ?) a été dit et souvent bien dit. Aussi, les études réunies ici visent surtout à apporter des variations, des compléments aux multiples travaux existant et aussi des angles de vue un peu différents.

D'abord, il s'agit de présenter quelques « petits<sup>15</sup> », des auteurs « mineurs », plutôt que « grands », les peintres et dessinateurs de Gdansk, Chodowiecki et Lohrmann (Marek Dębowski), le brestois Nicolas Ozanne (Caroline Le Mao) plutôt que l'avignonnais Claude Joseph Vernet. Ou alors, il s'agit d'approcher le « grand » Vernet (et le « grand » Kant par la même occasion) par une sorte d'angle mort, celui que constitue une anecdote rapportée par le poète danois Jens Baggesen : contemplant deux marines du peintre célèbre, au musée des Beaux-Arts de Mannheim en 1789, Baggesen, qui cherche à rendre compte du sentiment du sublime, prend appui sur l'effroi qu'aurait ressenti le peintre Vernet devant la mer plutôt que sur son propre effroi devant les tableaux (Henrik Blicher). Après tout, Diderot imagine bien, lui aussi, une promenade fictive dans un paysage de Vernet plutôt qu'une visite au Salon devant les « vrais » tableaux (*Salon de 1767*<sup>16</sup>). La question de la « vue » d'ailleurs, de la focale dont on a parlé plus haut, est particulièrement présente : les « vues » d'Ozanne, analyse Caroline Le Mao, sont d'abord des perspectives, un bandeau précise

---

fréquemment du roman de formation ou de l'initiation à la maturité virile [...], Jean-Michel Racault, « Avant-propos », dans *L'aventure maritime*, éd. citée, p. 10.

<sup>14</sup> Édouard Guitton, « Bernardin de Saint-Pierre, écrivain maritime du *Voyage à l'île de France à Paul et Virginie* », dans *La Mer au siècle des encyclopédies*, éd. citée, p. 483-492.

<sup>15</sup> Dans la perspective justement d'un siècle qui a valorisé ce que l'historiographie récente appelle souvent les « genres du petit » par opposition aux petits genres – et la « marine » en est un. Voir par exemple Christelle Bahier-Porte et Régine Jomand-Baudry, *Écrire en mineur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Desjonquères, 2009.

<sup>16</sup> Parmi une bibliographie très fournie, voir notamment Jean Starobinski, *Diderot dans l'Espace des peintres*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1991 ; ou Michel Delon, « Joseph Vernet et Diderot dans la tempête », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, n°15, 1993, p. 31-39.

l'endroit depuis lequel on observe, la « vue » est au moins autant une vue *depuis* qu'une vue *de* – le port de Bayonne est « vu de la rive gauche au-dessus de la ville », celui de Nantes « vu de l'île Feydeau », de Marseille « vu du Pavillon de l'Horloge du Parc » etc. Jean-Michel Racault, à propos de Bernardin de Saint-Pierre, faisait remarquer dans une étude sur le *topos* rhétorique de la condamnation de la navigation : « Si Bernardin conserve la bipartition du tableau lucrécien entre terre et mer, et la renforce même en jouant sur l'effet de contraste entre le bonheur des bergers et le malheur des matelots, il introduit en somme un troisième terme, le spectateur [...] ». Et d'ajouter : « [l]e spectateur de Bernardin est extérieur au tableau – c'est l'amateur de peinture, ou le lecteur de la description –, mais c'est pour lui que ce tableau fait sens, et ce sens est conditionné par la position relative qu'il occupe face aux objets représentés<sup>17</sup> ». De fait, cette « place du spectateur<sup>18</sup> » si caractéristique du nouveau rapport qu'établissent les Lumières avec l'objet (artistique ou non) détermine un discours et un savoir particuliers<sup>19</sup>. S'opposent ainsi, parfois dans un même texte ou une même représentation, les points de vue depuis la mer et depuis la terre : la mer n'est pas seulement ce que l'on voit, mais aussi le point à partir duquel on voit, pas seulement un thème mais aussi un révélateur. D'où l'attention portée aux « côtes », espace frontière où basculent justement les points focaux : Fokko Jan Dijksterhuis et Wouter de Vries montrent que le développement de la cartographie côtière n'est pas seulement au service de la navigation mais qu'il sert aussi à éduquer le regard, le carnet de dessin ne vise pas seulement à décrire mais aussi à percevoir. La dynamique entre écrire et décrire est d'ailleurs au cœur d'une autre étude, celle que mène Lise Andries dans sa comparaison entre les deux modes d'écriture des journaux de bord de Louis-Antoine de Bougainville et de James Cook, la modalité d'écriture conditionne alors (et vice versa) la vision, « coup d'œil » enchanté pour l'un, observation déjà ethnographique pour l'autre. Pour compléter ces points de vue un peu décalés, le volume propose trois études : en

---

<sup>17</sup> Jean-Michel Racault, « Fortune d'un lieu commun : la condamnation de la navigation, des poètes latins à Bernardin de Saint-Pierre », dans *L'Aventure maritime*, éd. citée, p. 118.

<sup>18</sup> Voir Michael Fried, *La Place du spectateur. Esthétique et origines de la peinture moderne* [1980], Paris, Gallimard, « NRF Essais », 1990.

<sup>19</sup> On peut penser non seulement au dispositif de la longue promenade dite « Vernet » dans le *Salon de 1767* de Diderot mais déjà à l'invention qu'il fait d'une « lunette » pour la description du *Port de La Rochelle* dans le *Salon de 1763*.

s'appuyant sur un corpus de poètes britanniques (Pope, Higgons, Settle, Trapp, Tickell), Conrad Brunstrom soumet une réflexion originale sur l'intrication des raisons politiques et poétiques dans le cadre géopolitique du commerce transatlantique du mouvement du *toryisme* « blue water ». Deux articles explorent enfin l'imaginaire marin sous des facettes peu étudiées : la couleur de la mer, particulièrement chez l'écrivain « maritime » Bernardin de Saint-Pierre (Élodie Ripoll), et la méditation géologique et biologique de fictions et écrits scientifiques des Lumières qui font de la mer un espace de la pensée du vivant (Florence Boulerie).

Le volume trace donc lui aussi son périple maritime, en trois étapes : les ports et les côtes, les parcours et « commerces » maritimes, comprenant les traites des Noirs notamment, enfin, la profondeur des eaux marines imaginaires.